

# Zola et la représentation du monde rural dans *La Terre*

Francis LACOSTE  
Université de Jendouba

## ABSTRACT

*In La Terre, Zola tries to fill a void, since he finds contemporary representations of the rural world too idealized, too poetic, and often tendentious. Faithful to his concern for truth, Zola applies the techniques of the naturalist novel to his depiction of life in the countryside: the characters provide a complete picture of man placed in his geographical, and more specifically historical, context. The novel's publication thus stimulates a violent reaction, since Zola transgressed the codes of rustic literature on a number of accounts, but significantly through the introduction of political, economic and social debate, without actually making a pronouncement, but by opening the way for a new representation of the rural world.*

Parmi les maîtres auxquels Zola se réfère constamment dans ses textes critiques, Balzac occupe une place de choix: "Il créa le roman naturaliste, l'étude exacte de la société, et du coup, par une audace du génie, il osa faire vivre dans sa vaste fresque toute une société copiée sur celle qui posait devant lui."<sup>1</sup> Mais cette admiration n'empêche pas Zola de critiquer son maître et de chercher à le dépasser: "Ma grande affaire est d'être purement naturaliste, purement physiologiste. Au lieu d'avoir des principes (la royauté, le catholicisme) j'aurai des lois (l'hérédité, l'éternité [sic]). Je ne veux pas comme Balzac avoir une décision sur les affaires des hommes, être politique, philosophe, moraliste. Je me contenterai d'être savant, de dire ce qui est en cherchant les raisons intimes."<sup>2</sup> C'est ce caractère "physiologique" du roman qui choque profondément la critique conservatrice, en particulier lorsque Zola se propose de représenter le monde rural. Aussi le roman *La Terre*, qui n'était d'ailleurs pas programmé au départ,<sup>3</sup> suscitera de vives polémiques, voire des contresens, et sera considéré comme la plus violente des œuvres de Zola.

Pourtant, l'écrivain ne cache pas ses intentions: il s'agit de combler un manque et de répondre à un souci de vérité quel que soit le milieu décrit. En effet, les romans rustiques de George Sand ou d'Erckmann-Chatrion pèchent par idéalisme ou naïveté, tandis que Mistral s'enferme dans une vision passéiste de la Provence et que Daudet, Maupassant et même Balzac donnent une image incomplète voire tendancieuse de la vie rurale.<sup>4</sup> *La Terre* n'est donc pas une œuvre à part, et Zola, qui souligne le lien avec *Germinal* ou *L'Assommoir*, se montre fidèle aux principes du naturalisme. Faisant fi de l'horizon d'attente, il fait scandale; toutefois l'incompréhension des critiques n'est peut-être pas due au caractère obscène de

---

<sup>1</sup> Émile Zola, "Les Romanciers naturalistes," in *Œuvres complètes*, vol. 10 (Paris: Nouveau Monde Éditions, 2002-2009) 471. Sauf indication contraire, les références aux textes critiques de Zola renvoient à cette édition.

<sup>2</sup> Émile Zola, "Différences entre Balzac et moi," Bibliothèque Nationale, Ms, NAF 10345, f° 14 -15.

<sup>3</sup> Henri Mitterand rappelle que "le roman des paysans" n'était pas apparu dans la toute première esquisse des *Rougon-Macquart*, ni dans le programme du cycle en dix romans, ni même dans la liste de romans postérieure à mai 1871." Voir Zola, *L'Homme de Germinal (1871-1893)*, vol. 2 (Paris: Fayard, 2001) 821-22.

<sup>4</sup> Ainsi, l'auteur de *La Comédie Humaine* "présente surtout la lutte de la petite propriété contre la grande, et ce sont ses causes, ses péripéties qui intéressent d'abord Balzac. Jamais il ne nous présente le paysan menant sa charrue, faisant ou regardant pousser son blé. Ses personnages principaux, les Tonsard, ne sont-ils pas avant tout des cabaretiers?" Guy Robert, *Émile Zola, Principes et caractères généraux de son œuvre* (Paris: Les Belles Lettres, 1952) 79-80.

l'œuvre – stigmatisé par les vertueux rédacteurs du “Manifeste des Cinq” – mais à la transgression des codes du roman rustique, qui ouvre la voie à une vision réaliste du monde rural.

Les œuvres critiques de Zola révèlent une profonde insatisfaction devant la représentation de la campagne. Attentif à l'évolution du champ littéraire, l'écrivain sait qu'en 1866 les deux tiers des romans ont la province pour cadre. S'il comprend la nostalgie qui conduit à cette vogue, à une époque où l'exode rural s'accélère,<sup>5</sup> il n'en invite pas moins les écrivains à observer la réalité avec la plus grande attention et à “aller écrire, sous le ciel clair de leur adolescence, des œuvres libres et fortes, filles de l'étude et du recueillement.”<sup>6</sup>

Certes, Balzac a évoqué “la tragédie de la parcelle,” à travers une vision contestable du paysan, “cet infatigable sapeur, ce rongeur qui morcèle et divise le sol, le partage, et coupe un arpent de terre en cent morceaux”<sup>7</sup> mais il a surtout traité le problème social: “il a essayé et n'a réussi qu'en partie”<sup>8</sup> à montrer le paysan dans sa complexité et n'en a pas fait le héros de son dernier roman.

Pour des raisons esthétiques, Zola condamne les “romans nationaux” d'Erckmann-Chatrion, qui remportent un grand succès auprès d'un public mortifié par la défaite de 1870 et aspirant à un changement de régime. Ces œuvres de propagande républicaine<sup>9</sup> ne créent pas des personnages mais des “poupées,” ce ne sont pas des romans mais des contes et des légendes.<sup>10</sup>

Il se montre très sévère envers les “bergeries sandiennes”: “Les paysans de George Sand sont bons, honnêtes, sages, prévoyants, nobles; en un mot ils sont parfaits. Peut-être le Berri a-t-il le privilège de cette race de paysans supérieurs; mais j'en doute, car je connais les paysans du midi et du nord de la France, et j'avoue qu'ils manquent à peu près complètement de toutes ces belles qualités.”<sup>11</sup> David Baguley montre bien que Zola parodie l'idylle champêtre à travers le personnage de Jean qui cherche “la retraite dans un espace rural [...] entre des épisodes de lutte épique” et qui “assiste (et participe) au rut bestial des rustres.”<sup>12</sup> Et on peut ajouter à cette charge le rêve des Charles, qui après avoir fait fortune grâce à la “maison” de la rue aux Juifs, aspirent à “une vieillesse idyllique en pleine nature, avec des arbres, des fleurs, des oiseaux” (58).<sup>13</sup> Cette littérature idéaliste est également parodiée dans ses scènes les plus caractéristiques du genre, comme les vendanges:

On était aux premiers jours d'octobre, les vendanges allaient commencer, belle semaine de godaille, où les familles désunies se réconciliaient d'habitude, autour des pots de vin nouveau. Rognes puait le raisin pendant huit jours; on en mangeait tant, que les femmes se troussaient et les hommes posaient culotte, au pied de chaque haie; et les amoureux, barbouillés, se baisaient à pleine bouche, dans les vignes. Ça finissait par des hommes soûls et des filles grosses. (318)

L'évocation des instincts et la scatologie permettent à Zola de dénoncer une littérature romantique et moralisatrice devenue anachronique: “[N]ous ne sommes point de ce temps,”

<sup>5</sup> Voir Paul Vernois, *Le Roman rustique de George Sand à Ramuz: ses tendances et son évolution (1860-1925)* (Paris: Nizet, 1962).

<sup>6</sup> Zola, “Deux définitions du roman,” in *Œuvres complètes*, vol. 2, 512.

<sup>7</sup> Honoré de Balzac, Préface aux *Paysans* (Paris: Gallimard, “coll. Folio classique,” 1985) 31-32.

<sup>8</sup> Zola, “Georges Sand,” in *Œuvres complètes*, vol. 10, 743.

<sup>9</sup> Zola, “Les Romanciers naturalistes,” in *Œuvres complètes*, vol. 10, 609.

<sup>10</sup> Zola, “Mes Haines,” in *Œuvres complètes*, vol. 1, 813.

<sup>11</sup> Zola, “George Sand,” in *Œuvres complètes*, vol. 10, 743.

<sup>12</sup> Voir David Baguley, *Zola et les genres* (Glasgow: University of Glasgow French and German Publications, 1993) 95.

<sup>13</sup> Les citations de *La Terre* proviennent de la collection *Les Classiques de Poche* (Paris: Le Livre de Poche, 2006), et sont suivies du numéro de page entre parenthèses.

écrit-il au nom de la “science” et de la “vérité.”<sup>14</sup> Le roman régionaliste qui connaît un vif succès à l’époque (Mistral écrit le *Trésor du Félibrige* de 1878 à 1886) se trouve également condamné. Certes, en 1867, Zola qui voyait en Mistral, non sans condescendance, “un troubadour égaré en plein dix-neuvième siècle,”<sup>15</sup> n’avait pas été insensible à la poésie de “Calendau.” Mais il aurait voulu sentir davantage “les âpres senteurs du terroir” (714) et voir “des Provençaux en chair et en os, s’agitant non plus dans le rêve, mais dans la réalité ardente” (716). Et en 1868, au moment où l’idéologie de Mistral s’affirme, la condamnation est sans ambiguïté. S’opposant au “poète” comme “homme de réalité,” Zola, dans sa lettre ouverte, dénonce le particularisme et la tentative de restauration de la langue provençale, et il invite le poète à regarder au-delà de Maillane: “Debout, poète! Monte sur la plus haute colline de ta Provence, et regarde au loin; ton ancien comtat n’est plus à tes pieds qu’une tache grise; là-bas il y a la France, l’Europe, là-bas il y a l’humanité qui t’appelle.”<sup>16</sup> Il rejette surtout une idéologie réactionnaire, contre-révolutionnaire, niant “le peuple de 93, qui a donné au monde l’évangile de la liberté” (761). Mistral s’est endormi dans le passé, il n’a aucune conscience de la réalité historique: “Les foules, sous vos yeux, obéissent à la grande poussée du progrès; elles vont à la science, à la paix, à l’unité” (763).

Toutefois, en général, Zola préfère opérer par captation, et tirer ses contemporains vers l’esthétique naturaliste. Cladel, (qui lui a envoyé *L’Homme de la Croix-aux-bœufs* en 1868) apparaît comme un homme qui a su peindre les paysans dans leur vérité, c’est-à-dire leur brutalité, mais il tend vers l’épopée et son style compliqué révèle l’influence des Parnassiens et de Baudelaire – ce qui n’est pas une louange.<sup>17</sup> Maupassant a su donner “la note juste de nos campagnes” mais il devrait écrire un roman complet, dans la veine de *Boule de suif* et *La Maison Tellier*, que Zola admire.<sup>18</sup> Quant à Daudet, il est traité avec une certaine condescendance, car il compose des “bijoux littéraires,” c’est un “charmant talent,” un “magicien des féeries.”<sup>19</sup> Son talent repose sur l’observation et le style (dans *Numa Roumestan*)<sup>20</sup> ce qui laisse entendre qu’il n’est pas un créateur mais un Parnassien. De plus, Zola s’attache davantage aux romans de mœurs de Daudet qu’aux œuvres rustiques, qu’il ne semble pas considérer comme intéressantes, et dont l’idéologie pourrait se rapprocher de celle de Mistral.<sup>21</sup>

Finalement, toute cette littérature idéaliste d’inspiration poétique (au sens péjoratif du terme) ignore la réalité pour mieux défendre une thèse réactionnaire ou progressiste. Il manque à ces écrivains une “méthode”: ne serait-ce pas celle du roman expérimental?

*La Terre* peut être considérée comme un roman qui s’intègre parfaitement dans le cycle des *Rougon-Macquart*, et en premier lieu par l’identité et le statut des personnages. Maltraité par son père à Plassans, Jean suit “l’exemple de sa sœur Gervaise, qui [vient] de filer à Paris avec un amant” (104). Il est donc l’oncle d’Étienne, et comme lui il découvre un autre milieu et se trouve finalement rejeté. La parenté sociologique et idéologique avec *L’Assommoir* est d’ailleurs soulignée par Zola: “En somme, je veux faire pour le paysan ce que j’ai fait dans *L’Assommoir* pour l’ouvrier parisien: écrire son histoire, dire ses mœurs, ses passions, ses

<sup>14</sup> Zola, *Œuvres complètes*, vol. 5, 941.

<sup>15</sup> Émile Zola, “Causeries littéraires, *Calendau* par Frédéric Mistral,” in *Œuvres complètes*, vol. 10 (Paris: Cercle du Livre Précieux, 1968) 710. La référence à des passages de ce texte se fera à partir de cette édition et sera indiquée par le numéro de page entre parenthèses.

<sup>16</sup> Émile Zola, “Causerie. À Frédéric Mistral,” in *Œuvres complètes*, vol. 10 (Paris: Cercle du Livre Précieux, 1968) 759. La référence à des passages de ce texte se fera à partir de cette édition et sera indiquée par le numéro de page entre parenthèses.

<sup>17</sup> Zola, “Les Romanciers naturalistes,” in *Œuvres complètes*, vol. 10, 615.

<sup>18</sup> Zola, *Œuvres complètes*, vol. 11, 842.

<sup>19</sup> Zola, *Œuvres complètes*, vol. 5, 954.

<sup>20</sup> Zola, *Œuvres complètes*, vol. 11, 872.

<sup>21</sup> On sait que, comme les Goncourt, Daudet fut accusé d’avoir inspiré le “Manifeste des Cinq.” Il est en tout cas probable que l’auteur de *Jack* ait éprouvé du ressentiment à la lecture des articles que Zola lui consacrait.

souffrances, sous la fatalité du milieu et des circonstances sociales.<sup>22</sup> Quant à la Cognette, la servante maîtresse de Hourdequin, qui humilie son maître et causera sa mort, sa fonction sociale est celle de Nana. Zola explique en effet que les paysans ne comprenaient pas que “cette catin était leur vengeance, la revanche du village contre la ferme, du misérable ouvrier de la glèbe contre le bourgeois enrichi, devenu gros propriétaire” (103). Comme le montre l’Ébauche, la dimension politique et sociale est toujours présente à l’esprit de Zola: “Le rôle du paysan donc. Politiquement, ce qu’il a été, ce qu’il sera. Son rôle dans la société, par la propriété. Il est la majorité, la force sourde qui dort et qui peut à un moment décider de grandes choses. Étudier cela” (496).

La représentation des lieux et l’analyse de leur fonction sont également révélatrices de l’esthétique zolienne. Rognes n’existe pas davantage que Montsou, mais c’est un type de village français, dans une région sans idiome particulier et sans caractère, “entre le Perche et la Beauce, et à la lisière même de celle-ci” (21). Il n’est pas impossible que Zola se souvienne du Yonville de Flaubert: “On est ici sur les confins de la Normandie, de la Picardie et de l’Île-de-France, contrée bâtarde où le langage est sans accentuation, comme le paysage sans caractère.”<sup>23</sup> Refusant tout essentialisme, le romancier naturaliste établit un lien entre l’espace et les personnages qui ne naissent pas criminels, “ils le deviennent et tout cela par avidité, pour posséder une parcelle de cette terre qui est l’éternelle convoitise de leur vie.”<sup>24</sup> On pense évidemment à la préface de *L’Assommoir*: “[M]es personnages ne sont pas mauvais, ils ne sont qu’ignorants et gâtés par le milieu de rude besogne et de misère où ils vivent.”<sup>25</sup> Mais dans *La Terre* comme dans *Germinal*, cette relation dépasse le cadre métonymique, et “le tête-à-tête de l’homme avec la nature garde le même sens: les saisons imposent leur cycle, et la journée ses rythmes, les hasards du ciel sont incontrôlables, le paysan reste collé à sa terre, jour après jour, comme le mineur à sa roche, et la sérénité éternelle des paysages demeure insensible à la précarité des hommes qu’ils font vivre et mourir.”<sup>26</sup>

Refusant d’écrire une chronique des travaux et des jours, Zola inscrit son œuvre dans la temporalité historique, en l’occurrence le Second Empire. Mais il prend quelques libertés avec la chronologie, et la crise agricole qui va de 1873 à la fin du siècle est déplacée, afin que le Second Empire concentre toutes les catastrophes. Cependant, évoquant l’émancipation progressive des paysans, il situe les événements dans le temps long afin de donner un sens à l’Histoire:

Ces Fouan avaient poussé et grandi là, depuis des siècles, comme une végétation entêtée et vivace. Anciens serfs des Rognes-Bouqueval, dont il ne restait aucun vestige, à peine les quelques pierres enterrées d’un château détruit, ils avaient dû être affranchis sous Philippe le Bel; et, dès lors, ils étaient devenus propriétaires, un arpent, deux peut-être, achetés au seigneur dans l’embarras, payés de sueur et de sang dix fois leur prix. Puis, avait commencé la longue lutte, une lutte de quatre cents ans, pour défendre et arrondir ce bien, dans un acharnement de passion que les pères léguaient aux fils [...]. Des générations y succombèrent, de longues vies d’hommes engraisèrent le sol; mais, lorsque la Révolution de 89 vint consacrer ses droits, le Fouan d’alors, Joseph-Casimir, possédait vingt et un arpents, conquis en quatre siècles sur l’ancien domaine seigneurial (47).

<sup>22</sup> Zola, *Œuvres complètes*, vol. 13, 837.

<sup>23</sup> Voir Gustave Flaubert, *Madame Bovary* (Paris: Le Livre de Poche, 2005) 146.

<sup>24</sup> Zola, “*La Terre* et Émile Zola,” Entretien d’Émile Zola avec Philippe Gille, *Le Figaro* 16 novembre 1887, cité dans *Œuvres complètes*, vol. 13, 814.

<sup>25</sup> Émile Zola, Préface de 1877 à *L’Assommoir* (Paris: Le Livre de Poche, 2008) 47-48.

<sup>26</sup> Voir Henri Mitterand, *Zola et le naturalisme* (Paris: PUF, 1986) 72.

Dans ce “poème de la Terre,” la vision progressiste de l’Histoire se combine donc avec l’histoire cyclique de la nature, celle des saisons et de la vie liée à la mort. Le départ de Jean pour la guerre rappelle l’excipit de *Germinal*: “Il partait, lorsque, une dernière fois, il promena ses regards des deux fosses, vierges d’herbe, aux labours sans fin de la Beauce, que les semeurs emplissaient de leur geste continu. Des morts, des semences, et le pain poussait de la terre” (482). Le roman hésite donc entre la soumission à l’ordre éternel des choses et à la Terre-Mère toute puissante d’une part, et la foi en un avenir meilleur grâce à la science, à l’éducation et à l’Histoire d’autre part.

Mais c’est surtout la volonté de donner une image complète de l’homme qui montre la fidélité à l’esthétique naturaliste. L’accent mis sur la physiologie suscite l’indignation de la critique conservatrice qui voit en Zola, non sans raison, un écrivain matérialiste. Anatole France considère que “jamais homme n’avait fait un pareil effort pour avilir l’humanité, insulter à toutes les images de la beauté et de l’amour, nier tout ce qui est bon et tout ce qui est bien.”<sup>27</sup> La grande loi de la Nature autorise Zola à mettre en parallèle le vélage et l’accouchement: “Pourvu que la Coliche ne vèle pas en même temps que moi!” répète Lise (243). On se souvient de l’indignation de Barbey d’Aurevilly commentant, dans *La Faute de l’Abbé Mouret*, la scène où le vélage coïncide avec l’enterrement d’Albine:

Tout à coup, Désirée cria à son frère, qui chantait les dernières prières, en l’apostrophant par-dessus le mur de la basse-cour et en tapant dans ses mains, comme sur le ventre ballonné du cochon:

–“Serge! Serge! la vache a fait un veau!”

Et voilà ce que la physiologie a fait de la littérature!<sup>28</sup>

C’est en particulier la présence constante de la sexualité qui conduit la critique bien pensante à parler de littérature “obscène” ou “ordurière.” Condamnation que récuse David Baguley lorsque, dans l’optique de Bakhtine, il note la présence d’un “réalisme grotesque” de nature carnavalesque valorisant “la vie matérielle et corporelle”<sup>29</sup>: le personnage de Jésus-Christ est à cet égard exemplaire. Certes, Zola se fait volontiers provocateur, mais c’est pour dénoncer un refoulement d’origine religieuse: “Il a fallu l’idée chrétienne de l’indignité du corps pour rendre le sexe honteux et mettre la perfection dans la chasteté. L’homme n’a plus été fait pour se reproduire, mais pour mourir.”<sup>30</sup> Mais il s’en prend surtout aux républicains, en particulier aux protestants, dont la pudibonderie confine à la tartufferie: “[I]l est des choses dont il est devenu peu à peu inconvenant de parler, voilà tout; de telle sorte que l’homme distingué, l’honnête homme est celui qui fait ces choses sans en parler, tandis que celui qui en parle sans les faire, comme certains romanciers de ma connaissance, sont traités [sic] de gens orduriers et traînés journallement dans le ruisseau.”<sup>31</sup> Cette conception stérilise la littérature, alors que Zola, ne se souciant ni des convenances sociales ni de l’opportunisme politique, souhaite y faire entrer “tout ce qui est vrai.”<sup>32</sup>

De même qu’il s’astreint à donner une image complète de la nature humaine, Zola ne néglige aucune composante de la vie sociale et économique, fût-elle triviale voire répugnante: la “mère Caca,” qui ramasse le crottin le long des routes et en vient à utiliser l’engrais humain, récolte de superbes fruits qui inspirent le dégoût aux bourgeoises (134-35). Les diverses classes sociales sont représentées: les paysans, bien sûr, mais également le curé, les

<sup>27</sup> Anatole France, “La Vie littéraire. *La Terre*,” *Le Temps* 28 août 1887.

<sup>28</sup> Barbey d’Aurevilly, “*Le Ventre de Paris* par Émile Zola,” *Le Constitutionnel* 14 avril 1875.

<sup>29</sup> Baguley 96-97.

<sup>30</sup> Zola, “De la moralité dans la littérature,” in *Œuvres complètes*, vol. 10, 812.

<sup>31</sup> Zola, “De la moralité dans la littérature,” in *Œuvres complètes*, vol. 10, 813.

<sup>32</sup> Zola, *Œuvres complètes*, vol. 13, 813.

marginiaux (Jésus-Christ), les errants (Canon), et surtout les “couches nouvelles” chères à Gambetta, qui vont permettre à la République de s’implanter à la campagne: instituteur, notaire, médecin, vétérinaire. Le contexte économique est évoqué avec précision, en particulier la baisse des prix agricoles, due à la concurrence du blé importé de l’étranger après la suppression des barrières douanières en 1860. La modernisation de l’agriculture fait débat, et les tentatives de Hourdequin suscitent la résistance des paysans, si bien qu’il se ruine: “Que de tentatives inutiles, d’expériences manquées, et les machines que ses serviteurs détraquaient, et les engrais chimiques que fraudait le commerce! Il y avait englouti sa fortune, la Borderie lui rapportait à peine de quoi manger du pain, en attendant que la crise agricole l’achevât” (112). Certes, il envisage une solution dans l’éducation, même si elle contribue à l’exode rural, mais “ces cours gradués d’agriculture” résisteront-ils à “l’engourdissement mortel, inévitable, de la routine” (152-53)?<sup>33</sup>

Disciple de Balzac et précurseur de la “nouvelle Histoire,”<sup>34</sup> Zola attache une grande importance à l’évolution des mentalités et étudie les rapports du monde rural avec la société englobante. Par son anonymat, la ville est synonyme de liberté, voire de vice. Les Charles mènent une double vie: à Chartres ils tirent profit de la prostitution, mais à Rognes ils se livrent aux joies de la vie campagnarde et sont des modèles de vertu. Pour les garçons, la conscription offre une possibilité d’émancipation, mais le tirage au sort suscite surtout la peur, car le service militaire dure cinq ans.<sup>35</sup> Mais à la campagne, l’étranger est vu comme un danger: Jean était accusé “de venir manger le pain des autres, dans un pays qui n’était pas le sien et soupçonné d’avoir fait un mauvais coup, chez lui, qu’il n’osait seulement pas y retourner” (133). Rien ne doit filtrer des secrets de famille, et Françoise meurt sans dénoncer Buteau, car “on ne dit rien de ce qui se passe dans la famille des paysans.”<sup>36</sup> En dépit de timides évolutions, la campagne reste un monde séparé, qui ne s’ouvrira vraiment à la société englobante qu’avec “la fin des terroirs” dans les dernières années du siècle.<sup>37</sup>

Il n’y a donc pas de solution de continuité entre *La Terre* et les œuvres qui précèdent, et Zola reste fidèle à son objectif scientifique et pédagogique: éclairer le lecteur en proposant une représentation complète de l’homme et de la société. Pour expliquer le scandale de *La Terre*, il convient de changer de perspective et d’interroger l’horizon d’attente de l’époque: Zola est impardonnable car il a démystifié le roman rustique, qui ne se situe plus en dehors des débats religieux et politiques.

Dans le domaine religieux, le romancier dénonce surtout l’hypocrisie des bourgeois bien pensants comme les Charles, dont la fille “élevée religieusement, selon les principes les plus stricts de la morale” devient “par son éducation de vierge innocente [...] imbécile” (59-60). Mais le roman n’est pas anticlérical: l’abbé Godard se montre généreux, car il a “la passion des misérables” (69), et il se trouve naturellement choqué, au nom de sa foi, par les mœurs des paysans. Zola analyse simplement un phénomène confirmé par les historiens,<sup>38</sup> la déchristianisation du monde rural, révélée par le déclin de la pratique religieuse, notamment dans le Bassin parisien. Lorsqu’il menace de les abandonner, l’abbé se heurte à l’indifférence

<sup>33</sup> Georges Dupeux rappelle qu’au XIXe siècle, “l’enseignement technique agricole, qui seul aurait pu provoquer un progrès généralisé, n’existe pratiquement pas,” *La Société française, 1789-1960* (Paris: Armand Colin, 1970) 178.

<sup>34</sup> Héritière de l’École des Annales, la “nouvelle histoire,” consacrée dans les années 1970, se propose d’étudier l’histoire des mentalités en intégrant à ses recherches la psychologie, la sociologie et l’ethnologie.

<sup>35</sup> Voir la 5<sup>e</sup> partie du chapitre IV de *La Terre*.

<sup>36</sup> Zola, “*La Terre* et Émile Zola,” Entretien d’Émile Zola avec Philippe Gille, in *Œuvres complètes*, vol. 13, 814.

<sup>37</sup> Eugen Weber, *La Fin des terroirs: La modernisation de la France rurale (1870-1914)* (Paris: Fayard et Éditions Recherches, 1983).

<sup>38</sup> Dupeux 184.

“de gens pratiques qui ne craign[ent] plus son Dieu de colère et de châtement et que l’idée du diable fai[t] rire” (262).

Le fait nouveau, c’est l’entrée de la politique au village. Certes, les paysans restent longtemps à l’écart des débats, en dépit de l’adoption du suffrage universel en 1848. L’existence de candidats “officiels” sous l’Empire transforme les élections en plébiscite, même si les rôles peuvent s’inverser, “l’indépendant” devenant “l’officiel” au gré de l’évolution de la politique impériale (340-41). Mais l’affrontement caricatural des deux postulants à la mairie, l’épicier bonapartiste Macqueron et le buraliste Lengaigne aux “vagues idées républicaines” (161) annonce, après l’Ordre Moral, la “révolution des mairies” de 1878, première étape de la conquête du pouvoir par les républicains: “[L]es notables sont écartés de quantité de municipalités et remplacés par de nouveaux notables de condition plus modeste.”<sup>39</sup> Dans *La Terre*, Hourdequin est rejeté au profit de Macqueron, car les conseillers pensent que “pour bien mener une commune de paysans, il [faut] un maire paysan” (341).

Progressivement, le peuple fait son éducation politique, grâce à diverses formes de sociabilité. La veillée change de fonction, et si on écoute parfois des contes fantastiques de loups-garous ou des récits de crimes perpétrés par les “chauffeurs” (80-81), on est plus attentif lorsque Jean lit un grossier ouvrage de propagande bonapartiste inspiré de l’Histoire des paysans de Bonnemère. Selon l’auteur, les Gaulois, initialement libres, furent ensuite esclaves des Francs, opprimés par le Roi, l’évêque et le seigneur:

Alors, quand il souffrait trop, Jacques Bonhomme se révoltait. Il avait derrière lui des siècles de peur et de résignation, les épaules durcies aux coups, le cœur si écrasé, qu’il ne sentait pas sa bassesse. On pouvait le frapper longtemps, l’affamer, lui voler tout, sans qu’il sortît de sa prudence, de cet abêtissement où il roulait des choses confuses, ignorées de lui-même; et cela jusqu’à une dernière injustice, une souffrance dernière, qui le faisait tout d’un coup sauter à la gorge de ses maîtres, comme un animal domestique, trop battu et enragé. Toujours, de siècle en siècle, la même exaspération éclate, la jacquerie arme les laboureurs de leurs fourches et de leurs faux, quand il ne leur reste qu’à mourir. [...] Après quatre cents ans, le cri de douleur et de colère des Jacques, passant encore à travers les champs dévastés, va faire trembler les maîtres, au fond des châteaux.

Mais un miracle se produit: la Révolution de 1789, dont Napoléon est “l’enfant” – et il va de soi que l’éloge de ce libérateur s’applique indifféremment au premier empereur et au second:

Mais le ton du livre changeait, il devenait lyrique, et des phrases célébraient la Révolution. C’était là que Jacques Bonhomme triomphait, dans l’apothéose de 89. Après la prise de la Bastille, pendant que les paysans brûlaient les châteaux, la nuit du 4 août avait légalisé les conquêtes des siècles, en reconnaissant la liberté humaine et l’égalité civile. “En une nuit, le laboureur était devenu l’égal du seigneur qui, en vertu de parchemins, buvait sa sueur et dévorait le fruit de ses veilles.” [...] Les maux de cette vie semblaient disparaître un à un, c’était l’hosanna d’un nouvel âge d’or s’ouvrant pour le laboureur, qu’une page entière flagornait, en l’appelant le roi et le nourricier du monde. Lui seul importait, il fallait s’agenouiller devant la sainte charrue. Puis, les horreurs de 93 étaient stigmatisées en termes brûlants, et le livre entamait un éloge outré de Napoléon, l’enfant de la Révolution, qui avait su la “tirer des ornières de la licence, pour faire le bonheur des campagnes.” (90-91)

<sup>39</sup> René Rémond, *Introduction à l’histoire de notre temps – Le XIXe siècle (1815-1914)*, vol. 2 (Paris: Seuil, 1974) 155.

Mais à travers ce discours outrageusement idéologique qui flatte le désir d'indépendance des paysans, et qui sera repris, avec quelques inflexions, par les livres d'école de la République, Zola vise-t-il seulement Napoléon III? En 1888, juste après la publication de *La Terre*, la République est confrontée à la crise boulangiste, et Zola, qui a toujours dénoncé le tempérament monarchique des Français à la recherche d'un sauveur comme Boulanger ou d'un homme providentiel comme Gambetta, ne critiquerait-il pas certains républicains avides de pouvoir?<sup>40</sup>

Fervent républicain, le romancier dénonce vigoureusement les opportunistes au pouvoir. On sait que Jules Ferry célébrait, dans ses discours à la Chambre, le suffrage universel des campagnes qui attachait les paysans à la République par esprit de conservation et fondait une démocratie de petits propriétaires:

C'est là une force immense et sur laquelle repose la sécurité de notre société que cette population de petits propriétaires, si nombreux qu'ils constituent à eux seuls la majorité du nombre dans la nation. C'est par là que notre édifice social est le plus solide de toute l'Europe, le mieux abrité contre les révolutions sociales. (Applaudissements répétés) Les populations des campagnes sont le fond même de la société française [...] De là sortent nos soldats, nos instituteurs, nos commerçants, nos industriels: c'est, pour notre société, une base solide, et, pour la République, une assise en granit que ce suffrage universel des paysans! (Double salve d'applaudissements et bravos prolongés).<sup>41</sup>

Mais si la grande propriété et les méthodes modernes de culture conduisent Hourdequin à la ruine, la petite propriété familiale qui sera chère aux radicaux représente-t-elle la solution? Zola ne tranche pas et se contente de s'interroger sur l'avenir des deux systèmes (154-55). De plus, Hourdequin voit une contradiction insoluble entre les intérêts du paysan et ceux de l'ouvrier: "Ça ne peut pas finir... Si le paysan vend bien son blé, l'ouvrier meurt de faim; si l'ouvrier mange, c'est le paysan qui crève... Alors, quoi? je ne sais pas, dévorons-nous les uns les autres!" (151). Zola se garde donc d'adhérer à la doxa républicaine et aggrave son cas en donnant une image atroce de la colonisation, qui est au cœur de la politique opportuniste: il s'agit de venger l'affront de 1870, de trouver de nouveaux débouchés, tout en apportant la "civilisation" à des races "inférieures." Or Jésus-Christ et le garde champêtre Bécu gardent un excellent souvenir de leur expérience africaine: "des oreilles de Bédouins coupées et enfilées en chapelets, des Bédouines à la peau frottée d'huile, pincées derrière les haies et tamponnées dans tous les trous" (83-84). Comme Maupassant dans ses chroniques, Zola n'hésite pas à contester l'un des fondements de la politique républicaine.

Disciple de Flaubert sur ce plan, il écrit une œuvre "exposante" et ne recourt pas à un narrateur omniscient délivrant la Vérité, comme on le voit dans le domaine idéologique. L'éloge de la Révolution et de l'idéalisme quarante-huitard est pris en charge par un ivrogne paresseux, Jésus-Christ, qui défend "le pêle-mêle baroque de ses opinions, les idées de l'ancien troupier d'Afrique, du rouleur de villes, du politique de marchands de vin" (226-27). Le socialisme marxiste de Guesde est caricaturé à travers le discours d'un autre ivrogne, Canon, qui veut forcer "le peuple au bonheur malgré lui" (352) et qui propose d'établir grâce à la science une société où les hommes, remplacés par des machines, pourront "se la couler douce": "Un paradis!" (353-54). Quant à l'anarchisme, il se trouve représenté par l'instituteur Lequeu, homme violent qui hait ses élèves et déteste les paysans, car issu de ce milieu, il a "sucé la haine de sa classe avec l'instruction" (66). Fasciné par le capitalisme américain qui a, selon lui, libéré le travailleur, il n'a qu'un objectif: "qu'on foute tout par terre!" (437-38). Face à ces idéologies confuses et bourrées de lieux communs, on comprend que Jean,

<sup>40</sup> Zola, *Œuvres complètes*, vol. 13, 817-18. L'article est paru initialement dans *Le Figaro* du 29 mars 1888. Zola y prédit que Boulanger, "fétiche" comme Gambetta, aura lui aussi les "reins brisés" par ses ennemis.

<sup>41</sup> Éric Cahm, *Politique et société: la France de 1814 à nos jours* (Paris: Flammarion, 1977) 68-69.

traumatisé par les crimes dont il a été témoin, fuie Rognes pour répondre à l'appel de la patrie, ce qui ménage une transition avec *La Débâcle*: "Ah! bon sang! puisqu'il n'avait plus le cœur à la travailler, il la défendrait, la vieille terre de France!" (482). Le roman de Zola s'inscrit bien dans la réalité politique et sociale de son temps et condamne énergiquement une littérature idéaliste, nostalgique et bien pensante.

La représentation du monde rural par Zola s'efforce de ne pas reprendre les stéréotypes d'une littérature rustique (des bergers vertueux dans un cadre idyllique) tout en évitant de tomber dans l'image aussi traditionnelle du paysan "bête et méchant." Appliquant la méthode naturaliste, l'écrivain se propose de donner une image assez générale de l'homme et de son milieu sans se soucier des convenances. Ce faisant, il choque tout le monde: réactionnaires et socialistes, bonapartistes et républicains modérés.

Les réactions de rejet qu'il suscite sont donc dues au non respect de l'horizon d'attente dans le domaine littéraire et sur le plan idéologique, mais induisent une transformation de la littérature rustique. Après *La Terre*, il ne sera plus possible d'ignorer la dimension économique, sociale et politique pour décrire les mutations du monde rural. C'est pourquoi Paul Vernois, étudiant les rapports entre littérature et société, fait de Le Roy et Guillaumin les fondateurs d'un genre nouveau: "[L]e roman rustique social naît donc précisément au moment où se rompt la cohésion ancestrale des petites gens faite de soumission au château et de résignation aux malheurs de la vie. Il exprime essentiellement la tendance à des aspirations nouvelles et trace le lent cheminement des idées émancipatrices au sein des campagnes indolentes."<sup>42</sup> La parution de *Jacquou le Croquant* en 1900 chez Calmann-Lévy est une étape importante dans la représentation du monde rural et illustre bien "la fin des terroirs."<sup>43</sup>

---

<sup>42</sup> Voir Vernois, en particulier: "Le roman rustique social: la création du genre: Eugène Le Roy (1890-1904)" 145-73.

<sup>43</sup> Voir Weber, *La Fin des terroirs*.